R.P. Gonzalve Poulin, o.f.m.

Sociologue, École des sciences sociales de l'Université Laval

(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

R.P. Gonzalve Poulin, o.f.m.

Sociologue, École des sciences sociales de l'Université Laval

"Itinéraire sociologique".

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 213-217. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Avec l'autorisation formelle de la directrice de la revue *Recherches sociographiques*, Mme Andrée Fortin, professeure de sociologie à l'Université Laval, qui nous a demandé de bien mentionner nos sources ainsi que la revue qu'elle dirige.

<p>Un gros merci à la revue <u>Recherches sociographiques</u>.</p> <p> Courriel : <u>andree.fortin@soc.ulaval.ca</u></p>
--	--

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 21 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

R.P. Gonzalve Poulin, o.f.m.

Sociologue, École des sciences sociales de l'Université Laval

“Itinéraire sociologique”

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 213-217. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

R.P. Gonzalve Poulin, o.f.m.

(1939)

Dans les derniers mois de l'automne 1938, je revenais d'un long séjour d'études sociales en France. C'était l'année où Léon Gérin publiait aux Éditions de l'Action canadienne-française de Montréal son ouvrage, devenu un classique canadien, sur le type rural québécois tel qu'il l'avait étudié au cours de longues études solitaires, entre autres lieux, dans le comté de Charlevoix. Léon Gérin reprenait là une recherche entreprise en 1861-62 à Saint-Irénée par un consul français à Québec, Gauldrée-Boilleau et publiée dans le tome V des *Ouvriers des deux mondes*.¹ Comme Gauldrée-Boilleau, Léon Gérin appartenait à l'école de Frédéric Leplay, fondateur de la Société d'Économie sociale.

C'est en parcourant les nombreux volumes de *La science sociale* dirigée par un autre disciple de Leplay, Edmond Desmolins, que je découvris en France le nom de Léon Gérin qui publia dans cette revue quelques travaux. La publication du volume de Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens*, passa presque inaperçue dans le Québec de la fin des années 1930. C'est dire qu'en 1938, l'enseignement de la sociologie était une *terra ignota* dans les milieux universitaires du Québec. La publication de nombreuses brochures sur les problèmes politiques et sociaux du Québec de cette époque, sous la direction du R.P. Papin Archambault, s.j., reflétait plutôt la méthode historique et la doctrine sociale de l'Église. Ces publications s'adressaient surtout au clergé et à l'élite professionnelle du temps. L'économie politique avait connu un meilleur sort que la sociologie scientifique avec la fondation de l'École d'État des Hautes études

¹ *Les Ouvriers des deux mondes*, Paris, 1885, tome V, pp. 51-109.

commerciales et des cours du soir de l'École des sciences sociales de l'Université de Montréal.

Dès 1846, Étienne Parent expliquait ce retard par les réflexions suivantes : « Jusqu'en 1840, écrit-il, il n'était guère possible pour les hommes publics canadiens de se livrer à des études longues et suivies sur l'économie politique. Vos devanciers depuis 1791 ont eu à combattre pour la liberté politique, pour les conséquences pratiques du gouvernement représentatif dont jusqu'à tout récemment, nous n'avions que le nom. Ils ont créé, développé, organisé la puissance populaire et lui ont acquis le degré d'influence et d'action dont elle jouit aujourd'hui dans le gouvernement ; action et influence qui sont telles, comparées à ce qu'elles étaient sous l'ancien ordre de choses, qu'elles constituent une véritable révolution dans notre état politique. » ²

Le même Étienne Parent signale qu'en 1846 un cours d'économie politique était inscrit au programme du collège de Saint-Hyacinthe. Cet enseignement eut une certaine vogue puisqu'en 1892, l'abbé F.-A. Baillargé publiait un *Traité d'économie politique* à l'usage des collèges classiques. ³ En 1903, Henri Hauser, dans le rapport d'une enquête internationale sur l'enseignement des sciences sociales, indique pour le Québec, un seul cours d'économie politique donné à la Faculté de droit de Laval. ⁴ On sait qu'aux débuts de l'École des sciences sociales de Laval, le directeur fit appel au professeur d'économie politique de cette même faculté pour donner un cours analogue à ses étudiants. Ce professeur était connu comme l'un des directeurs du nouveau mouvement politique, *Le Crédit social*. En 1913, Errol Bouchette avait publié une nouvelle édition d'un ouvrage très remarqué, d'abord paru en 1906, sur le problème toujours actuel de *L'Indépendance économique du Canada français*.

C'est à Édouard Montpetit que revient le titre d'initiateur de l'enseignement universitaire des sciences sociales. Par ses écrits, ses conférences, son enseignement et surtout par la fondation de son École des sciences sociales à l'Université de Montréal, ce grand penseur éveilla un large public québécois aux problèmes économiques

² Lecture prononcée devant l'Institut canadien, 19 novembre 1846.

³ Gonzalve POULIN, « L'enseignement des sciences sociales dans les universités canadiennes *Culture*, Québec, 1945, II, 338-349.

⁴ *Le premier Congrès de l'enseignement des sciences sociales*, Paris, Alcan, 1901, 11.

et sociaux. Son école était organisée selon un programme de deux ans qui conduisait à la maîtrise avec l'obligation d'une thèse écrite. Elle attirait les étudiants de toutes les facultés et les hommes d'affaires. J'eus le privilège de suivre durant un an les cours de cette école ainsi que ceux de l'École de journalisme dirigée par Georges Pelletier, directeur du *Devoir*. L'École d'Édouard Montpetit s'inspirait du modèle français d'enseignement de ces sciences. Il la décrivait comme « une école de culture générale appliquée à la nation. Elle dégagait les éléments de la vie nationale, apportait la connaissance des forces constitutives de notre groupe et préconisait, comme moyen de formation, la familiarité du milieu et des institutions ». ⁵ Par sa voix grave et richement timbrée, par l'éloquence, sans rhétorique, et la facilité de son discours, le professeur Montpetit captivait l'attention de ses nombreux auditeurs. Il savait dépasser son enseignement économique en exprimant tout haut ses pensées personnelles sur le milieu et l'avenir du Canada français. Ce fut le maître canadien qui a le plus marqué ma première formation sociale.

A la fin de mes études théologiques, en 1932, j'enseignai les lettres au séminaire Saint-Antoine de Trois-Rivières. Je m'intéressais vivement à la littérature canadienne. J'écrivais dans les journaux locaux sur les auteurs canadiens. La publication d'une étude sur Nérée Beauchemin me valut le prix d'Action intellectuelle. Si je rappelle ce souvenir c'est qu'à la soirée de présentation présidée par André Laurendeau, j'y rencontrai, pour la première fois, le R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p. qui en était le conférencier invité.

Malgré mon goût pour les lettres, j'optai pour les sciences sociales parce que j'espérais trouver dans la sociologie la clef qui élargirait la connaissance de mon milieu et qui me fournirait les outils pour travailler au développement du Québec. Au cours de l'été 1935, je rencontrai en France plusieurs personnalités qui m'incitèrent à m'inscrire aux Facultés catholiques de Lille à cause de la réputation de monsieur Eugène Duthoit et des avantages de la région du nord pour l'étude des problèmes sociaux. Le cours durait trois ans et donnait droit à un diplôme supérieur reconnu par les universités d'État comme l'équivalence d'une licence. Pour l'obtention de ce diplôme, je fus astreint à écrire deux thèses dont l'une étudiait l'évolution de la paroisse au Canada français et l'autre avait pour sujet les loisirs et l'éducation des travailleurs en milieu belge.

⁵ « L'école des Sciences Sociales à Montréal », *Relations*, 1941, 1, 100.

En 1937, je m'installais à Paris en vue du doctorat. En plus des cours que je suivais à l'Institut catholique de Paris, dont un cours sur la sociologie familiale, je fus un auditeur assidu des leçons de François Perroux à la Sorbonne. J'étais inscrit à l'École libre des Hautes Études de la Sorbonne pour un séminaire sur les corporations au Moyen Âge. J'étais aussi auditeur des cours de sociologie qui se donnaient soit à la Sorbonne, soit au Collège de France. Le sujet de ma thèse de doctorat, dirigée par le père Desbuquois, portait sur l'éducation des adultes en Angleterre - ce qui m'obligea à une recherche de plusieurs mois à Londres et à l'*International Folk High School* d'Elseneur au Danemark.

Durant cette année terminale à Paris, j'eus le privilège de résider au Centre de l'Association du mariage chrétien animé par la forte personnalité du chanoine Jean Viollet. Je pris contact avec les activités nombreuses de ce mouvement qui jouissait alors d'une grande popularité dans les centres catholiques avancés. Ces activités comprenaient une cité d'habitations ouvrières surnommée le Moulin vert, une maison d'éditions de livres et de revues sur les problèmes familiaux vus dans une optique moderne. La France et l'Angleterre vivaient, dans une sorte d'insouciance heureuse, les dernières années d'une période qui s'acheva avec la guerre et les misères incalculables qui devaient en résulter pour toute l'Europe. Pour un jeune Québécois élevé dans un milieu austère et traditionnel, Paris apparaissait, avec sa vie universitaire et artistique, comme un monde de féerie et d'utopie.

Le milieu universitaire catholique était encore très attaché à l'École de Leplay et à ses méthodes d'analyse sociale alors que les institutions supérieures d'État étaient dominées par les théories sociologiques de Durkheim et des maîtres qu'il avait formés. C'est en Allemagne que je découvris Max Weber. Ma connaissance imparfaite de la langue allemande ne m'en donna toutefois qu'une connaissance assez superficielle. Je revenais d'Europe avec une connaissance générale du droit international, de l'économie politique et de la sociologie, avec une initiation aux problèmes politiques du temps et aux idéologies dominantes telles que le marxisme, le fascisme et le nazisme.

Mon retour au pays précéda de quelques mois la déclaration de la guerre mondiale. J'enseignai quelques années à Montréal. Je collaborai à quelques revues et travaillai dans le jeune Mouvement familial qui avait son centre d'activités à l'Institut familial, dont j'étais

l'un des fondateurs, avec un groupe de professionnels laïcs. En plus d'une bibliothèque spécialisée sur la famille et d'une librairie familiale, ce Mouvement organisait des cours et des conférences à travers la province ; son principal médium était la revue *La Famille*. C'est à la fin de l'année 1942 que le fondateur de l'École des sciences sociales, politiques et économiques de l'université Laval m'offrit le poste de directeur-adjoint et de professeur. J'acceptai sa proposition et quelques mois plus tard je travaillais à plein temps à l'Université Laval,

L'université Laval de 1943 était une maison traditionnelle et cléricale, enserrée dans le vieux Quartier latin qui étouffait sa croissance et démunie de moyens financiers. Pour confirmer le mot du vieil humaniste Jean Bodin « qu'il n'y a de richesses que d'hommes », elle possédait des initiateurs de grande classe, des esprits tournés vers le futur. Ils la firent évoluer du XIXe siècle où elle était encore enlisée. Grâce aux facultés des sciences, de commerce et de sciences sociales, un nouveau dynamisme insuffla cette vieille institution et lui permit de se classer en peu d'années parmi les premières universités du pays. L'École des sciences sociales, économiques et politiques devint (en décembre 1943) une faculté universitaire. En avance sur son temps, elle préfigurait déjà les grands bouleversements de la « révolution » des années 60.

Les quinze années que j'ai passées au service de cette faculté ont été des années d'organisation et d'un labeur si intense que l'histoire ne pourra jamais le raconter. Dans un milieu de mentalité quasi féodale, peu informé de l'urgence de l'étude scientifique des problèmes sociaux, économiques et politiques, il fallait prendre beaucoup de risques pour opérer une trouée, attirer des étudiants, préparer le programme d'études et gagner l'opinion.

L'équipe restreinte des pionniers était soumise à une diversité de tâches qui rendait difficile de trouver le temps d'une recherche personnelle. L'enseignement de la sociologie figurait dans le premier programme de l'École. Je me souviens d'avoir enseigné durant quelques années un cours d'Introduction à la sociologie. Je fus chargé plus tard des cours de sociologie de la famille et de sociologie urbaine. Malgré un trimestre d'été passé à l'université Columbia pour m'initier à la sociologie américaine, j'avais de la difficulté à trouver le temps de parcourir la vaste bibliographie d'ouvrages sociologiques américains qui sortaient chaque année des presses d'édition. Tout en

restant fidèle à mes maîtres français, je devais de plus en plus m'inspirer des ouvrages de sociologie américaine parce que, durant les longues années de la guerre, l'Europe intellectuelle était tarie et que la plupart des premiers diplômés de l'École durent se spécialiser dans les grandes universités des États-Unis, dont celle de Chicago dominait déjà notre institution par ses méthodes et ses travaux, sans parler du séjour d'un de ses maîtres, le professeur Everett Hughes.

Cumulant les fonctions de professeur, de directeur des études et bientôt de fondateur de l'École de service social de Laval, il me fallut abandonner certains cours. Je n'enseignai, après plusieurs années, aux étudiants du Service social, que les cours de sociologie de la famille et de l'histoire des institutions de bien-être du Québec. L'École de service social et la fondation d'agences sociales professionnelles, avec l'aide de quelques professeurs du service social, telles que le Service familial, le Centre de réadaptation sociale, le Centre médico-social et le Conseil des œuvres absorbèrent une grande partie de mon temps et de mes années à l'université. Il fallait répondre à un appel constant de conférences extérieures, de congrès et d'écrits occasionnels. La bibliographie de mes livres, brochures et articles de tous genres rassemblée par Gilles Beaudoin, compte près de cinq cents titres divers. Elle indique, à sa manière, le travail absorbant de ces premières années de la faculté. Dès mon arrivée à Laval, j'entrevois des travaux de longues recherches sur la paroisse canadienne, l'évolution de la famille québécoise et l'histoire sociale des institutions de bien-être au Québec. Je ne pus mener à bout ces projets à cause de la multiplicité des tâches urgentes requises par le développement accéléré de la faculté. Nos élèves devinrent vite nos maîtres, l'enseignement de la sociologie, de plus en plus spécialisé, s'ouvrit bientôt à la recherche dont on peut constater les résultats dans les publications savantes de la faculté.

Mon expérience universitaire se termina en 1957 alors que je pris la direction d'une grande paroisse ouvrière à Trois-Rivières. Je n'abandonnai pas complètement mes études sociologiques. Au cours de mon nouveau travail professionnel, je profitai de mes loisirs pour publier des monographies de quatre paroisses, dont deux au Québec et deux dans les milieux francophones de l'Ontario. Durant mon temps de rectorat à l'Externat classique de Longueuil qui devait devenir, après mon départ, le collège Édouard Montpetit, j'écrivis l'histoire des premières années de cette institution d'enseignement collégial.

En 1971, j'entrai dans une demi-retraite pour cause de santé et d'âge. J'occupe mes nouveaux loisirs en participant à un comité d'archives et en dirigeant une revue d'histoire et de documents.

Je n'ai jamais regretté mon orientation dans les sciences sociales ni le travail long et ardu pour pénétrer dans les arcanes de la sociologie. Ma formation dans cette discipline m'a aidé à mieux comprendre mon pays et ma province et à saisir dans une optique plus profonde les problèmes qu'ils devaient affronter.

Depuis les nombreuses années où j'ai quitté la faculté, j'ai suivi de loin son développement continu et les services inestimables qu'elle a rendus et qu'elle continue de rendre, par ses maîtres et ses diplômés, à la collectivité québécoise. Je ne regrette pas le travail absorbant et presque gratuit qui m'a permis d'apporter une certaine contribution, durant quinze années difficiles, à l'organisation de cette institution remarquable. Je garde surtout la mémoire du cœur des premiers collègues de la faculté et de son célèbre doyen qui m'ont soutenu de leur amitié et de leur franche coopération.

Fin du texte